

**LUCAS MALLADA :
LES PREMICES DU DESASTRE OU L'IMAGE D'UNE ESPAGNE
MALADE**

Dolores THION SORIANO-MOLLÁ
Université de Nantes

« ...Le 10 décembre 1898, jour de sinistre mémoire qui vit la signature à Paris du traité de paix entérinant la perte définitive et bien méritée des vestiges de l'empire colonial, de cet empire sur lequel jamais ne se couchait le soleil et auquel manquait seulement, pourrait-on ajouter, le sens commun. »¹

A l'aube de ce 10 décembre, alors que cent ans se sont écoulés depuis la fin de l'Empire « où le soleil ne se couche jamais », la notion de désastre reste toujours vivante dans les mentalités espagnoles, notion qui, par ailleurs, nous réunit aujourd'hui comme problématique convergente dans tous les pays et leurs histoires.

Incontournable dans les chronologies de l'histoire de l'Espagne, 1898 est une date emblématique : date de la défaite, de la perte des colonies, du désastre national. Malgré sa nature événementielle, elle clôt le lent processus de décomposition de l'Empire que l'on reproche depuis le XVII^e siècle à la Monarchie espagnole. Suivant la conception classique des cycles de vie qui a structuré l'histoire des empires et des grandes monarchies jusqu'à cette époque-là - naissance, croissance, déclin et mort -

¹ Mallada, Lucas. *Cartas aragonesas dedicadas a S. M. el Rey Don Alfonso XIII*. Madrid, Tip. de la Viuda de M. Tello, 1905, p. 19. Les textes cités ont été traduits par l'auteur de l'article.

L'Espagne ne peut se reconnaître que dans les ultimes étapes d'une existence fatidiquement déterminée à périr. Pressentie après les défaites militaires et les pertes de territoires, cette destinée inexorable s'incorpore dans la tradition orale associée au processus de dégénérescence ou de décadence de l'Empire. Ces idées reçues émergent à nouveau avec force vers la fin du XIX^e siècle, lorsque la conscience historique se sent profondément menacée par le dénouement des conflits coloniaux. De ce fait, la crise nationale et la perte d'hégémonie sont vécues autant en termes de désastre que de décadence.

Mais, dans les usages, le désastre et la dégénérescence sont assimilés, pour chaque période de l'histoire de l'Espagne, à des faits événementiels, des moments culminants, comme par exemple, 1898 représentant la perte de Cuba et la fin de l'Empire. Malgré la nature pragmatique de ce symbole « 98 », il ne faudrait pas conserver une image réductrice, comme si « le désastre de 98 » ou « la dégénérescence de 98 » étaient nés par génération spontanée ou étaient tous deux de simples conséquences ponctuelles. Bien au contraire, tous deux se sont préparés ancrés dans un contexte de crise, surtout que leurs présages pesaient depuis des années dans les mentalités espagnoles. De toute évidence, désastre et décadence font référence à des notions changeantes et des valeurs différentes, puisque ayant émergé dans l'univers politique, ils vont envahir les champs économiques, scientifiques, sociaux, idéologiques et culturels de l'Espagne. En tant que cause, la décadence s'enrichit de nouvelles valeurs qui l'étaient lorsque les élites intellectuelles et scientifiques commencent à mettre en question les fondements et les structures de la nation. D'autre part, la notion de décadence se nourrit de l'influence de nouvelles sciences sociologiques et psychologiques, teintées d'un romantisme noirci. Dans ce cas-là, la décadence prend une valeur causale pour justifier la spécificité de l'âme et de la psychologie d'un peuple qui se laisse périr depuis des siècles. La pensée d'un homme de sciences comme l'est Lucas Mallada conçoit ainsi la notion de décadence nationale, laquelle rend à 1898 sa nature symbolique. Par ailleurs, Lucas Mallada témoigne, au travers de cette image, d'une Espagne malade qu'il bâtit depuis les années 1880, en examinant les conditions physiques et structurelles ; plus tard, ramenées au plan sociologique et psychologique des Espagnols. Devancée dans ces domaines, l'Espagne malade voit les idées et les sentiments qu'elle véhicule devenir la représentation la plus fréquentée et la plus populaire dans les textes régénérationnistes que Mallada parvient à faire publier jusqu'en 1905.

1 • Lucas Mallada : de la décadence ou l'image d'une Espagne malade

« Nous avons perdu Cuba, nous avons perdu Puerto Rico, nous avons perdu Les Philippines, nous avons subi un échec et un immense déshonneur. Nous en sommes restés humiliés et nous en avons payé les conséquences puisque des milliers d'Espagnols sont tombés dans le plus profond pessimisme... »¹.

Ingénieur des mines, brillant géologue et paléontologue, Lucas Mallada (Huesca, 1841-Madrid, 1921) est membre de la Commission du plan géologique de l'Espagne depuis 1870. Ses publications,

¹ *Ibid.*, p.59

notamment dans les domaines de la minéralogie et de la géologie sont fondamentales pour le développement de ces sciences en Espagne. Elles proposent des vastes approches avec une méthodologie scientifique rendant ces disciplines au niveau des études européennes. Elles restent, à l'heure actuelle, de grands classiques de l'histoire scientifique espagnole¹.

Son esprit inquiet, sa préoccupation sincère pour l'avenir du pays, incitent Lucas Mallada à réfléchir sur les sujets d'actualité ayant une forte répercussion sur la vie nationale : les problèmes sociaux, économiques et politiques, en général, la politique régionale, la statistique et la psychologie sociales, les réformes urbaines..., en particulier, font l'objet de ses études critiques et de quelques efforts de propagande dans des conférences et des articles dans la presse progressiste. Sa personnalité discrète et modeste l'éloigne volontairement du monde politique malgré les sollicitations des grandes figures des Partis Libéraux.

En tant qu'homme de sciences, Lucas Mallada porte un regard positiviste sur l'Espagne. Bien avant la perte des dernières colonies, ses articles sont les premiers textes à devancer une étude exhaustive sur les causes du retard économique, agricole et industriel en Espagne. Il ressort de cette étude une dénonciation formelle et profondément pessimiste de l'état de crise, du retard espagnol, alors que les premières puissances européennes accroissent sans cesse leur hégémonie internationale.

En février 1882, Lucas Mallada anime une conférence et un débat à la Société géographique sur le manque de ressources naturelles en Espagne et ensuite, un deuxième sur la psychologie et le caractère national². D'autres géographes et géologues éminents y participent : Federico Botella, Francisco Coello, Cándido Sebastián, Martín Ferreiro y Cesáreo Fernández Duro. Ces conférences, « Las causas naturales y físicas de la pobreza de nuestro suelo » (« Causes physiques et naturelles de la pauvreté de notre sol »), sont recueillies dans des revues scientifiques - Boletín de la Real Sociedad Geográfica (1882), Revista de Montes (1889) -, puis, elles sont divulguées à plusieurs reprises dans les quotidiens adressés à un public de tendance libérale : dans El Progreso en 1885, et dans les prestigieuses revues Boletín de la Institución Libre de enseñanza (1882), Revista Contemporánea en 1889³. Enfin, en 1890, ils sont publiés dans un volume intitulé « Los Males de la patria - Les maux de notre patrie ».

Dans sa transcription, le recueil Les maux de notre patrie conserve l'esprit original et le ton dans lequel les articles avaient été conçus : acides, énergiques, déterminés et polémiques - Mallada ne les révisé pas, ni n'approfondit jamais ses premières analyses - ; cela lui procure une notoriété publique plus rapide et plus ample que celle atteinte par ses autres études scientifiques. Pour les Conseillers et Hommes d'Etat, Mallada représente un regard différent. Grâce à ses observations et son expérience in situ, sa pensée se fonde sur des données scientifiques alors que les résultats de l'Institut de statistique restent encore limitées au recensement, au cadastre ou à la constitution du plan topographique de l'Espagne, auquel Mallada participe également. Comme le souligne son biographe, Eduardo Alastrue, l'opinion de Mallada dérange mais elle suscite également l'intérêt parce que personne ne pouvait devancer Mallada dans la connaissance de la réalité de l'Espagne profonde qu'il avait tant fréquentée et tant observée pendant ses « aventures » géologiques. Cette Espagne, méconnue dans les réunions madrilènes, dans la presse, dans les cercles politiques, lui était familière puisqu'il était obligé de vivre en communauté avec les familles humbles des hameaux oubliés. D'autre part, sa longue carrière dans l'administration publique lui avait

¹ Arco, Ricardo del. « Noticia preliminar a Páginas selectas de Lucas Mallada », *Homenaje a Mallada*, 3 de mayo de 1925. Huesca, Imprenta Editorial V. Campo, 1925, p. XI

² Sur les interventions de Lucas Mallada dans la Société géographique : Urtega, Luis, « Lucas Mallada y la Comisión del Mapa geológico », dans *Boletín de la Real Sociedad Geográfica*, (1988-1989), pp. 213-250

³ Ces articles sont recueillis postérieurement dans un ouvrage homonyme, Mallada, Lucas. *Los males de la patria*. Madrid, 1890

procuré une parfaite connaissance de l'appareil de l'État, si souvent défectueux, face aux problèmes sociaux et économiques⁶.

Mallada se présente comme un homme de terrain. Après avoir parcouru toute l'Espagne et avoir fréquenté toutes sortes de milieux, il garde une vision lucide et clairvoyante de la réalité et de l'avenir espagnols. Comme lui-même l'exprime dans ses articles, il éprouve un profond pessimisme, un pessimisme précurseur, d'avant-garde, si l'on peut dire, puisque depuis les années 1870 il prend conscience du désastre mais aussi de l'état de décadence nationale. Dans ses *Lettres aragonaises dédiées à sa majesté le Roi Alphonse XIII*, Mallada remémore longtemps après :

« Il y a quelques années, lorsque l'Espagne possédait encore quelques provinces d'outremer, et que la Société Géographique siégeait sur les intérêts matériels, je peignais la situation de la Patrie dans de si noires couleurs que la plupart de mes compatriotes ont été fortement choqués par mes idées, alors qu'à l'époque, ils vivaient dans l'optimisme le plus angélique »⁷.

Mallada choque dans les cercles intellectuels des instances administratives pour lesquelles il travaille. Toutefois, depuis la création de la Société géographique espagnole, sous le contrôle des Hommes d'Etat, les géographes, les ingénieurs, les géologues, les archéologues, les historiens, etc., en somme, les élites intellectuelles, sont invitées à réfléchir sur la question espagnole⁸. Ces analyses prétendument scientifiques de chaque domaine du savoir proposent une nouvelle approche de l'Espagne. Les plus progressistes engendrent de nouvelles attitudes à l'égard de l'environnement et de la nature. Leur compréhension et leur récupération légitime et mettent à jour les sciences. Progressivement, l'Institut Géographique et de Statistique retrouve plus d'autonomie pour enfin approfondir les études scientifiques sur l'environnement - géographiques, météorologiques, pluviométriques, pétrologiques... - donnant ainsi une impulsion aux projets réformistes qui entendent palier le manque de ressources naturelles et améliorer leur exploitation⁹. Quelques années plus tard, ces élites scientifiques et intellectuelles partagent le même avis sur la cause de la défaite et du désastre : le retard scientifique et technologique espagnol. Le discours idéologique tend ainsi à s'associer à tous les domaines du discours scientifique, principale source de vérité pour ces esprits positivistes. Dans leur désarroi, « Ici, il n'y a rien de rien », est le jugement que les plus pessimistes portent sur l'Espagne. Elle est le vide, mais aussi, reprenant les images organicistes du corps infirme, l'Espagne est la maladie. Vide et maladie prennent toutes sortes de formes et de représentations dans les nombreux textes qui paraissent à l'époque, les pessimistes faisant preuve d'une grande créativité linguistique.

En effet, héritage des premières civilisations, le corps représente dans l'imaginaire collectif le pouvoir : depuis la conception grecque de la politique de la polis, l'empereur, le roi, la république, ils affirment tous leur pouvoir, royal ou étatique, moyennant la construction d'un corps fort, vigoureux et éclairé par toutes sortes de lumières. Mais, ce corps représentant également la conscience historique

⁶ Don Lucas Mallada y las « *Cartas aragonesas* », *Op. cit.*, p. 5

⁷ L'intégration de la science à la culture politique est un sujet clef au XVIII^e siècle. *Vid.*, Sarrailh, Jean, *L'Espagne éclairée de la seconde moitié du XVIII^e siècle*, Paris, 1954 ; ainsi que Selles, Manuel, Peset, José Luis, Lafuente, Antonio, *Carlos III y la ciencia de la Ilustración*, Madrid, 1988

⁸ Contrairement à ce qui se passera après le désastre en 98, d'après Elena Hernández Sandoica, la défaite coloniale n'a pas eu de répercussions fertiles. Elle n'est pas non plus devenue le moteur de la rébellion contre l'ordre établi. L'impact de 98 sur les spécialistes en Géographie a renforcé le caractère *pédagogique et régénérationniste* vers lequel tendait la Géographie en Espagne. Voir : *Política, sociedad e institucionalización de los saberes científicos : el contexto y el origen de las Sociedades de Geografía en España (1876-1885)*, *Boletín de la Real Sociedad Geográfica*, n° 122 (1986), p. 45 [22-45]

devient autour des années 90 la métaphore du corps infirme. Par ailleurs, il ne sera jamais question du cœur, symbole de la foi, de sentiments ou de la libre volonté, mais de la tête ou du corps tout entier, reprenant les valeurs de la tradition ancienne, le pouvoir politique, la monarchie ou la nation. Ce corps qui annonce dans les textes de Lucas Mallada les prémices de la crise de 1898 est déjà un corps décadent, infirme : le cancer, les mutilations, la gangrène, la qualité et la nature du sang, l'aveuglement, la surdité, le manque de pouls ou de virilité expriment le désastre et le pessimisme nationaux. Les épithètes de la faiblesse, de la détresse et de la douleur, soit physique soit spirituelle, deviennent souvent des métaphores, des métonymies physiologiques propres aux mentalités positivistes : la gangrène espagnole, une Espagne dépourvue de pouls, manchote, castrée ou estropiée. Ces figures organicistes s'enrichissent souvent du langage géographique de leurs études, de sorte que les images de l'Espagne malade se popularisent autour du désastre colonial, de même que le pessimisme et la notion de décadence pour représenter ce peuple vaincu. Malgré, donc, son caractère pseudo scientifique, ce genre de discours organiciste prendra de l'ampleur pour devenir un lieu commun dans la prolixe bibliographie des années 90, surtout après 1898, pour symboliser ou en quelque sorte justifier le désastre. Et ceci, non seulement dans les textes des savants et des hommes de sciences de la Société géographique ou de l'Institution de libre enseignement, mais chez la majorité des écrivains, des hommes politiques et des intellectuels après la mémorable défaite et dans un moment d'abattement¹⁰.

Lucas Mallada, pionnier dans la réflexion dite scientifique sur les maux dont l'Espagne souffre, recueille les multiples causes du problème national dans son ouvrage *Los males de la Patria*. A partir d'une méthodologie empirique et scientifique, il décèle non seulement les causes naturelles ou physiques, mais aussi les causes sociales, politiques et administratives des maux nationaux. D'emblée, il dénonce la méconnaissance géographique de l'Espagne comme l'une des premières causes de la décadence. Contrairement à la légende populaire sur les lyriques richesses espagnoles, Mallada propose le portrait de la profonde déception lorsqu'il observe rationnellement la réalité et, comme Florencio López Arroyuelo¹¹ le souligne, il demande au peuple espagnol de faire un geste de contrition et de se plier à cette réalité où il devrait « asentar sus pies », c'est-à-dire, qu'il demande aux espagnols de vivre les pieds sur terre. La démographie avec une densité de peuplement en baisse - de 1.000 habitants par lieue¹², les taux élevés d'immigration et les études des ressources agricoles sont les preuves les plus frappantes de la paupérisation en Espagne. Par ailleurs, le manque d'usines, de développement des sciences naturelles et des communications ferroviaires ; les campagnes décrépite et peu fleuries, les hameaux tristes avec des habitations délabrées, bien souvent des pailloles exiguës ou des grottes cavernicoles taillées dans la pierre, ne sont que quelques uns des signes de l'indigence nationale. La saleté, la négligence et l'incurie des villes et de la campagne, les petits salaires, l'illettrisme et l'ignorance des gens que Mallada décrit avec minutie éveillent chez lui des sentiments d'amertume et de compassion.

Mallada essaye de démolir les idées reçues, les stéréotypes qui circulent en secouant les Espagnols, enclins à un faux amour de la patrie, enclins à se leurrer sur l'état de crise au nom des grandes vertus

¹⁰ Après Lucas Mallada les ouvrages se multiplient : Ricardo Macías Picavea, *El problema nacional*, (1899) ; Damián Isern, *El desastre nacional y sus causas* (1899), Joaquín Costa, *Reconstitución y europeización de España*, (1900) et *Oligarquía y Caciquismo* en 1902., Luis Morote, *La moral de la Derrota* (1900), Ernesto Bark, *Política Social* (1900-1907). Ils abordent tous la même problématique car rien d'essentiel semble avoir changé entre 1890 et 1903.

¹¹ Flores Arroyuelo, Francisco J., Prologue à Lucas Mallada, *Los males de la Patria*, *Op. cit.*, p. 9

¹² Une lieue équivalait à 5.572 m. Il faudrait toutefois signaler que les recensements à l'époque étaient peu fiables. Ces chiffres restent bien évidemment des indicateurs approximatifs.

nationales : la misère est confondue avec la sobriété, et parallèlement, la famine et la pauvreté sont perçues comme de fausses conséquences de l'indolence, voilà ce que Mallada décrit dans le passage suivant :

« Et pour apaiser notre conscience et ne pas affliger nos esprits face à tant de privations, on appelle sobriété à la misère, effets du climat la faiblesse du ventre creux. L'on dit que le soleil brûlant est la cause de tant de visages émaciés et d'une nudité déguenillée. On ne veut pas voir que l'alimentation insuffisante est la cause de tant de corps faméliques. Nous sommes indolents de nature, dit-on, au lieu d'avouer que nous sommes anémiques par manque de recours »¹³.

Les études météorologiques, thermographiques et pluviométriques, ainsi que les études orographiques et hydrographiques éclairent le lecteur sur la sécheresse du sol, les températures extrêmes et l'altitude. Ce sont les causes naturelles de la pauvreté de l'agriculture que Mallada analyse en introduisant indéfectiblement des comparaisons avec les autres pays européens. Dans ce sens-là, Mallada s'attache dans ses derniers essais à démontrer que les conditions climatiques et les ressources naturelles ne sont pas sans conséquence sur le manque de développement de l'industrie et du commerce espagnols.

Lucas Mallada s'attarde, tout particulièrement, sur l'analyse de la qualité du sol espagnol, à partir de ses propres études de pétrologie. Ce travail se complète d'une approche comparative des sols des pays développés afin de permettre aux Espagnols de trouver des repères au niveau européen : la composition des roches et l'analyse des terres mettent en évidence la stérilité et l'appauvrissement du sol, depuis longtemps maltraité et épuisé par de trop nombreuses récoltes. Parce que le climat est sec et extrême, les oscillations thermiques trop fortes et les pluies rares, les terres deviennent de plus en plus stériles. D'autres éléments tels que l'altitude et la disposition des chaînes de montagnes sont défavorables à l'agriculture. Par ailleurs, la nature torrentueuse des fleuves et des rivières non seulement érode fortement les sols, mais aussi rend impossible l'utilisation de l'eau. Le dessèchement du territoire s'accroît également à cause de l'extinction des forêts. Dévastées par les instincts vandalistes et l'égoïsme irrationnel des Espagnols dans le passé, les incendies et les coupes insensées, les forêts sont devenues rares, et, par conséquent, le développement de l'industrie du bois impossible. Dans ce contexte-là, Mallada alourdit l'image de cette Espagne malade : les anémies, le manque d'énergie et de vigueur, l'abattement, le découragement représentent les élevages et l'agriculture, « prisonnière de la misère, assujettie aux puissantes chaînes des maux, des chaînes que l'on ne peut plus briser »¹⁴.

Les problèmes géologiques sont de graves entraves pour l'Espagne. D'ailleurs, les petits salaires agricoles et la faible consommation ne sont que quelques-uns des « signes » de la pauvreté du sol. Ces entraves sont pour Mallada les plus graves maux dont souffre l'agriculture, le principal secteur économique à l'époque. Néanmoins, même si le bilan sur les ressources naturelles reste la composante essentielle de la décadence aux yeux de Mallada, cette maladie anémique qu'il y découvre est une image endémique puisqu'elle a également atteint les autres domaines socio-économiques et politiques espagnols. Lorsqu'il analyse l'industrie, le commerce, l'Administration publique et les partis politiques, ces images de l'Espagne malade, les images de la décadence sont exacerbées pour mieux rendre compte de la grave situation nationale : à nouveau nous retrouvons l'aveuglement, le manque de pouls, le manque de virilité, la maladie de langueur, le déséquilibre, la faiblesse... des images qui choquent avec les merveilleuses

¹³ Mallada, Lucas. *Los males de la patria*. Op. cit., p. 20

¹⁴ *Ibid.*, p. 62

et les miroitantes croyances sur la supériorité espagnole (le grenier d'Europe en blé, la réserve paradisiaque, voire la réserve spirituelle) ancrées dans les mentalités populaires. D'autres questions sur lesquelles Mallada porte son regard critique dans *Los males de la patria* couvrent les dimensions sociales : l'enseignement, le développement de la science, le rôle de la femme, la religion, l'éducation, toutes exprimées avec les mêmes métaphores organicistes endémiques. Cette grande variété de maux dont souffre une Espagne déjà moribonde en 1882, est finalement mise en rapport avec les instances politiques. Lucas Mallada ramène au premier plan le « caciquisme », la corruption et l'immoralité publique afin de dénoncer l'absence ou l'incapacité des Hommes d'Etat, des hommes au pouvoir capables de diriger les Espagnols et de leur rendre de l'espoir et de la confiance. Par analogie, ces gouvernements sont représentés également par la maladie ou par la dégénérescence morale : l'aveuglement, la cupidité, la convoitise annoncent des catastrophes nationales, autant d'ordre naturel que d'ordre socio-politique (par exemple, le manque de prévision et d'organisation lors des désamortissements).

Désastre, catastrophe, hécatombe, perte, échec, catastrophe, naufrage, débâcle... le paradigme est vaste pour représenter une Espagne qui aux yeux des positivistes scientifiques est encerclée, à la fois bourreau et victime, cause et conséquence de son passé et de son propre avenir. « Les remèdes contre ces maux sont très difficiles », réitère souvent Mallada. La « reconstruction » naturelle est lente, surtout dans un pays malheureux et sans chance, où l'on entend seulement des cris de douleur, lesquels "por las inundaciones ahogan las angustias causadas por las sequias, y donde a los ardores de un sol abrasador le suceden las lluvias torrenciales que todo lo arrasan"¹⁵. L'Espagne demeure ainsi enfermée dans un cercle vicieux, à la fois victime et responsable dans la mesure où les lois édictées et les réformes proposées par les Hommes d'Etat sont restées lettre morte et par conséquent, le sol et les ressources naturelles, moribonds. Parce que le désastre n'est que le résultat logique de la dégénérescence du peuple espagnol, parce que le peuple espagnol subit inexorablement le poids de son héritage, son âme et sa psychologie sont indéfectiblement malades.

2 • Physiographie

Sous l'influence de nouvelles sciences sociologiques et psychologiques, le discours pessimiste de Mallada, de même que le discours dominant à la fin du siècle, surtout à partir de 98, s'accompagne des interprétations physiographiques. L'ensemble des conditions naturelles - les ressources, le paysage, la géographie - constitue une sorte de *fatum* auquel l'individu ne peut pas échapper. Ce déterminisme de l'environnement établit une multitude de stéréotypes, de nos jours encore vivants, sur l'individu espagnol, sur son âme et sa psychologie, irrévocablement prédestinées par les composantes de l'Espagne physique que Mallada analyse.

La physiographie constitue une pratique courante à la fin du XIX^e siècle, lorsque la géographie trouve son essor en Espagne. Ricardo Beltrán y Rózpide, géographe et membre de la Société géographique décèle les rapports de conséquence que la vie humaine et, tout particulièrement, la vie intellectuelle, le monde des croyances et des idées entretiennent avec l'environnement physique et, en général, avec la nature :

¹⁵ *Ibid.*, p. 33

« La concordance des ordres physique et humain atteint le monde des idées. Dans la religion, dans l'art, dans la philosophie, dans le droit, partout, l'empreinte géographique est plus ou moins marquée. Le mythe inventé et la divinité créée sont toujours la réponse de l'homme à son environnement ; les idées artistiques et les doctrines philosophiques (...) sont le reflet de la nature du sol et des phénomènes physiques propres à chaque pays ; le sol et le climat obligent à un certain type de vie... Mais, comment, et quels sont les moyens d'exercer cette action de l'environnement sur la vie intellectuelle et sociale de l'homme ? »¹⁶.

Néanmoins, ces arguments restent au niveau de l'observation et de la constatation puisque la géographie humaine, morale ou sociale, n'est pas en mesure d'apporter des preuves scientifiques sur la question comme Beltrán y Rózpide le reconnaît. Il n'en reste pas moins que cette sorte d'association est fortement présente dans les essais et dans la littérature fin de siècle.

A partir de ses conclusions scientifiques sur le sol espagnol, Lucas Mallada apporte une lecture physiographique ou, dans des termes plus modernes, géothéologique des espagnols, en dessinant tout particulièrement les défauts du caractère national¹⁷. Dans l'opinion de Mallada, partagée par de nombreux intellectuels, l'âme et la psychologie espagnoles sont irrévocablement prédestinées par l'Espagne physique : le fait d'être une péninsule entre deux continents, montagneuse, sèche, aride, sans forêts et pauvre, avec l'héritage de l'histoire, définit la spécificité de la psychologie espagnole. C'est une psychologie particulière, unique, spéciale. Dans le spectre pessimiste des régénérationnistes, le commun dénominateur ne sait proposer que la réduction consensuelle d'une mentalité et d'un savoir-vivre dans la décadence. Bien évidemment, d'autres lieux communs sont associés à cette décadence, tels que l'inexorable influence de l'Inquisition, du catholicisme obscurantiste, du sang arabe, ou pire encore, du sang berbère ; ou du manque de capacité scientifique en Espagne..., mais aussi toutes sortes de raisons, les plus variées et disparates, qui rendent le peuple responsable de l'état de crise, et ainsi, quelque part, responsable du désastre. De curieux ouvrages sur la question se multiplient : Valentí Almirall, *España tal como es* (1886) ; Gustavo La Iglesia García, *El alma española* (sf) ; Ernesto Bark, *El alma española* (1903) ; Rafael Altamira, *Psicología del pueblo español* (1902) ; Marqués de dos Fuentes, *El alma nacional, sus vicios y sus causas, genealogía psicológica del pueblo español* (1915) ; Francisco Cubillos Abellán, *El país pintado por sí mismo o España, el proscenio y el mundo, el espectador* (1884) ; ainsi que les textes de Miguel de Unamuno, *En torno al casticismo* (1895) ; Angel Ganivet, *Idearium español* (1896) et Diego Abad de Santillán, *Psicología del pueblo español* (1916).

Dans la description de l'ancienne Espagne, auparavant *locus amoenus*, Mallada se laisse emporter par un certain lyrisme dans des passages clés de ses essais à propos de la splendeur et de la richesse de la végétation et du sol espagnols. Le regard au présent devient ainsi beaucoup plus pessimiste. Il associe la sécheresse du sol à la sécheresse de l'esprit, et il estime que la richesse ou le manque d'eau ne sont pas sans influence sur les « qualités morales » des gens qui y habitent. Dans un paysage nu, sans eau, sans abri ni protection contre les extrêmes climatiques des saisons, les caractères des habitants sont inconditionnellement détestables, rudes, leurs instincts féroces.

¹⁶ Beltrán y Rózpide, Ricardo. *La región geográfica y el Estado político*. Madrid. Publicaciones de la Real Academia de Jurisprudencia y Legislación. 1912. pp. 9-10

¹⁷ Julio Caro Baroja signale le caractère physiographique des enseignements de géographie au siècle dernier, où les données physiographiques précises se mélangeaient à des généralisations vagues, qui sont à l'origine des travaux populaires sur les physionomies nationales des peuples : dans *El mito del carácter nacional. Meditaciones a contrapelo*. Madrid, Seminario y Ediciones. 1970. pp. 128-129. Consulter également, Thacker, Shelby G., - *Geoteology in the Regenerationist essays* -, dans *Crítica Hispánica*, vol. 10, n° 1-2 (1988), pp. 83-91

Malgré les efforts d'alphabétisation, « ils rejettent tout ce qui pourrait améliorer leurs conditions de vie et se sentent heureux dans leur abandon et de leur état proche de l'idiotie »¹⁸.

Du point de vue de Mallada, l'eau, seule, saurait changer l'aspect du pays, et par conséquent, l'âme de ses habitants : l'eau peut améliorer « les signes de la culture » et encourager la « conquête d'une nouvelle civilisation »¹⁹, de sorte que dans ses textes, l'eau est non seulement une source de vie naturelle mais elle reprend aussi toute la force du symbole de la culture chrétienne : comme tout baptême, l'eau est source de purification, de régénérescence, d'inauguration d'une nouvelle existence et d'une nouvelle âme espagnole. Par ailleurs, l'arbre et le reboisement éveillent de semblables sentiments chez Mallada. Dans ce pays autrefois, « couronné de fleurs » et « peuplé d'hommes heureux » on ne retrouve que des rochers nus, des ruines et d'énormes carrières²⁰. Il pousse un cri d'alarme contre ce qu'il appelle l'aversion, voire la répugnance aux arbres en Espagne. Il dénonce leur présence rare dans des régions, souvent inhabitées et abandonnées, pour mettre en exergue, également d'un ton lyrique, la beauté et les effets bénéfiques de la végétation et particulièrement, des arbres. Ceci accentue le contraste avec le ton agressif avec lequel il parle de la nature barbare et rustre des habitants de la campagne :

« [...] dans les régions de maigre végétation ou dépourvues de bois, les qualités morales de ses habitants sont moins estimables que celles dont l'existence s'écoule au sein d'une végétation riche. Les signes de la culture marquent ceux-ci ; la sécheresse du sol génère la sécheresse de l'esprit et provoque la rudesse et les instincts féroces... mais si par souci de l'intérêt national vous avez honte de tels compatriotes, donnez-leur de l'eau à tout prix, changez l'aspect de leur pays et vous aurez accompli une nouvelle conquête au profit de la civilisation. »²¹

Le paysage apparaît ainsi en rapport intime avec la personnalité des hommes, nature et homme se confondent puisque le paysage est également l'état d'âme, l'état de la conscience, la métaphore qui relie le monde extérieur du monde intérieur, ce qui devient un sujet récurrent de réflexion et une source de création dans la culture et l'art d'entre siècles²².

Même si le déterminisme que Mallada attribue à l'espace physique reste la cause essentielle du problème national, il se détourne, suivant les tendances psychologiques et historiographiques contemporaines, sur le concept de race, sans doute sous l'influence de Renan, Taine ou Fichte. En répondant à ceux qui résistent à croire aux arguments géologiques et géographiques sur la décadence espagnole, Mallada propose l'étude des traits caractéristiques des nations décadentes, et en particulier, des nations latines car elles ont perdu leur virilité d'autrefois²³. C'est alors que Mallada reprend les stéréotypes tant de fois répétés sur la décadence et la dégénérescence de la race latine par rapport, notamment, aux races anglo-saxonnes. Mallada admire le sens pratique et la force de travail, en Angleterre et aux États Unis. Leurs traits caractéristiques autant physiques que moraux sont, pour lui, supérieurs, et l'hégémonie de ces deux pays en est la preuve. Ces points de vue sont également partagés par Macías Picavea et Joaquín Costa, qui en ont fait une plus large diffusion.

¹⁸ Mallada, Lucas. *Los males de la patria*, Op. cit., p. 32

¹⁹ *Ibid.*, p. 32

²⁰ « Seguid, inclutos labriegos, seguid calentando vuestros tristes hogares con paja y con los excrementos de vuestras bestias », *Ibid.*, p. 35

²¹ *Ibid.*, p. 32

²² Berdoulay, Vincent. « La métaphore organiciste. Contribution à l'étude du langage des géographes », *Annales de Géographie*, XCI, n° 507 (1982), pp. 573-586

²³ Mallada, Lucas. *Los males de la patria*, Op. cit., p.37

Malgré la tendance croissante à l'interprétation des traits de caractères décadents dans des termes sociologiques, Mallada persévère dans une lecture physiographique et partiellement anthropomorphique des défauts du peuple espagnol dans *Los males de la patria*. D'après ses études, Mallada conclut que les Espagnols sont petits en taille et réduits en volume, ont un visage maigre et verdâtre dans la plupart des régions espagnoles, à cause d'une alimentation insuffisante, de l'excès de chaleur, des tempêtes rigoureuses, d'une latitude fatidique. D'autres facteurs comme les croisements défavorables avec les races des envahisseurs ou l'émigration des hommes les plus forts du point de vue physique contribuent également à la faible complexion des espagnols. À une complexion inférieure, Mallada associe, bien évidemment, un esprit faible et dominé par grand nombre de défauts moraux sans plausible éradication : la fantaisie, la paresse, l'indolence, l'apathie, l'abandon, l'oisiveté, la fainéantise, la négligence²⁴ et, de plus, l'ignorance et un faux patriotisme qui couvrent des ambitions infâmes, la vile cupidité et la misérable convoitise, partout et dans toutes les classes sociales. Le sang espagnol s'est ainsi appauvri. La nation espagnole est émaciée, n'avançant que d'un pas lourd, gauche et incertain dans une civilisation moderne à laquelle elle est incapable de s'adapter depuis la révolution industrielle²⁵.

Les conférences et les débats que Mallada anime à la Société géographique suscitent une vive polémique car la plupart de ces membres de cette prestigieuse Société sont des Conseillers d'État, d'une mentalité et une idéologie politique de tendance conservatrice : certains, comme Francisco Coello, gardent et essayent de divulguer l'image panégyrique de la terre, du paysage et des espagnols. D'autres, comme Federico Botella, Martín Ferreiro y Cesáreo Fernández Duro, refusent le déterminisme que Mallada attribue aux ressources naturelles et sa forte influence sur le caractère national. C'est sans doute le pessimisme noirci et l'amertume qui découle de ces écrits qui a généré l'unanime opposition et le ferme désaccord des membres de la Société géographique. La tournure des débats ne reprend pas les lignes directrices introduites par Mallada. Cependant, il réussit à attirer l'attention d'un public prestigieux, et à rapprocher le débat sur les ressources naturelles et leur gestion des instances politiques et sociales. Ainsi, citons l'usage que Segismundo Moret, – président de la Société géographique à partir de 1885 – fait des idées de Mallada lorsqu'il entend justifier sa politique en fonction de l'environnement, ceci cité et repris par Joaquín Costa dans *Politique hydraulique* en 1903. Ou encore la même année, l'écho des études de Mallada résonne encore dans les projets de réforme de l'administration locale de Antonio Maura²⁶.

Ces critères physiographiques que Mallada établit sont fortement contestés après la défaite, puisque c'est la solution du *fatum* historique espagnol qui prévaut sur le caractère espagnol. La tendance conservatrice étant à présenter une Espagne décadente seulement du point de vue économique, ou victime des tendances européanisantes, pour exalter les valeurs « nationales », patriotiques, trouve son pendant avec des lectures régénérationnistes qui accentuent davantage la décadence de la psychologie et des structures socio-politiques nationales. En somme, les lectures strictement historiographiques (Cánovas, Altamira, Salaverría) s'opposent aux lectures davantage sociologiques (Picatoste, Picavea, Isern, Costa), bien que de nombreuses voix s'élèvent de façon

²⁴ Tout au long de sa vie, Mallada insiste sur ces défauts du caractère espagnol, reproduisant ce discours figé avec les mêmes images : « Cualidades generales del carácter español », en *Páginas escogidas*, *Op. cit.*, p. 92

²⁵ Mallada, Lucas. *Los males de la patria*, *Op. cit.*, pp. 38 et ss.

²⁶ Costa, Joaquín. *Política Hidráulica*, Madrid. Colección de Ingenieros de Caminos, Canales y Puertos, 1975, p. 88 ; Maura, Antonio. *Proyecto de ley y bases para la reforma de las de Administración local*, Madrid. Imprenta Sucesores de Minuesa, 1903.

mitigée (Unamuno, Ganivet)²⁷. Quant à Mallada, il évolue vers une lecture plus « biologique », puisqu'il applique ses connaissances de paléontologie à l'étude de l'âme espagnole, en rejoignant ainsi la paléontologie sociale de Giuseppe Sergi²⁸ lorsqu'il publie *Lettres aragonaises dédiées à sa majesté le Roi Alphonse XIII*, mais cela n'aura lieu qu'en 1905.

3 • Un désastre, mais fondateur, ou l'Espagne en voie de guérison

Si le paradoxe est qu'un désastre historique devient un désastre fondateur, dans quelle mesure Lucas Mallada propose-t-il des voies de reconstruction, avant même le célèbre 98 ?

Lucas Mallada ravive les tendances régénérationnistes qui commencent à émerger après l'échec du « Sexenio revolucionario », (1898-1874) et qui se renforcent en 1897, lorsque le dénouement de la guerre devient une évidence²⁹. Les réponses positivistes comme une ouverture vers le progrès sont proposées souvent par les scientifiques et intellectuels suivant les modèles européens. En ce qui nous concerne, nous assistons à la prise de conscience de la part des géographes de leur capacité d'intervention sur le pouvoir et le contrôle social. La géographie devient ainsi l'un des axes majeurs du régénérationnisme : la connaissance rationnelle de l'environnement et du territoire espagnol est conçue comme une voie essentielle du développement du concept de nation et de patrie. Cette problématique est posée depuis 1881 au sein de la Société géographique madrilène, laquelle analyse ses enjeux politiques et idéologiques afin de garantir le contrôle du pouvoir³⁰. En vue de son Projet de loi sur la réforme territoriale (1884), Moret favorise les débats au sein de la Société géographique. Invité à y participer, Mallada développe son *Projet pour une nouvelle division territoriale de l'Espagne*³¹ suscitant une grande polémique. Il propose un nouveau découpage du territoire espagnol, une organisation départementale proche du modèle français. Suite au désastre, ces idées resurgissent sous la bannière de la réforme nationale et d'un concept de patrie qui nécessite de retrouver de nouvelles valeurs. La région est ainsi érigée comme l'une des structures clés dans le processus de régénération puisqu'elle suppose la réorganisation d'un État centralisé, la nouvelle définition des pouvoirs locaux, l'instauration d'un nouveau système fiscal, etc. Ces questions soulèvent

²⁷ Sur la question, Gonzalo Pasamar Alzuria propose une bonne synthèse dans « La configuración de la idea de decadencia española en los siglos XIX y XX », *Manuscrits. Revista d'història moderna*, n° 11 (1993), pp. 183-214

²⁸ Sergi, Giuseppe, *La decadencia de las naciones latinas* (1900), trad. Por S. Valentí Camp y Vicente Gay, Barcelona, Antonio López, 1901

²⁹ Déjà en 1863, Fermín Caballero publie *Fomento de la población rural*, Barcelona, Ediciones Albir, 1980. Après Lucas Mallada les ouvrages se multiplient : Ricardo Macías Picavea, *El problema nacional*, (1899) ; Damian Isern, *El desastre nacional y sus causas* (1899), Joaquín Costa, *Reconstitución y europeización de España*, (1900)

³⁰ Elena Díaz, Ana M., « La Real Sociedad Geográfica y la institucionalización de la Geografía Española », Sylvia Cluis, *Revista de Historia de la Ciencia*, n° 1 (1987), pp. 3-19 ; Gómez Mendoza, Josefina et Ortego cantero, Nicolás, « Geografía y regeneracionismo en España (1875-1936) », *Sistema. Revista de Ciencias Sociales*, n° 77 (1987), pp. 77-89

³¹ Projet qui a été étudié par Jordi Nadal dans *Burgueses, burócratas y territorio*, Madrid, Instituto de Estudios de Administración local, 1987.

des passions et des rapports de force qui montrent l'état de décomposition nationale que Mallada censure avant le désastre³².

Alors que le pays est submergé par la douleur et le pessimisme que lui cause la « fin de l'Empire » et que beaucoup d'intellectuels plongent dans un renfermement profond, Mallada, avec la clairvoyance qui le caractérise, réagit, calme et serein. Il l'avoue lorsqu'il observe le peuple espagnol :

« Il est ridicule d'exagérer ses plaintes et ses angoisses, au-delà du juste milieu que l'on doit chercher dans toutes choses. Mallada rejette celle philosophie stérile pour commencer à apercevoir le chemin sur lequel l'Espagne trouverait de plus agréables et plus heureux horizons »³³.

C'est alors qu'il commence la publication d'une série d'articles « La futura revolución española » dans la *Revista Contemporánea*³⁴, dans laquelle reviennent quelques principes de son projet territorial. Toutefois, ces textes présentent un caractère novateur puisque Mallada prescrit le système dictatorial, le pouvoir étant exercé par un statisticien, comme seule issue à l'état de crise espagnole. Amplement soutenu plus tard par les régénérationnistes, ce principe propose la rupture révolutionnaire comme voie naturelle – à l'image d'un phénomène sismique ou une éruption volcanique – pour le changement radical de toutes les composantes nationales. Sous l'influence de Segri et des sociologues européens, le peuple espagnol est maintenant présenté sur les critères psychologiques dépourvus des critères physiographiques. L'Espagnol est indolent et paresseux, mais surtout de pauvre intelligence et de grande générosité. La stupidité, le manque de virilité sont des traits exacerbés dans ces textes où transperce l'idée du déclin et de la dégénérescence de ce peuple au sang corrompu, autrefois viril, courageux et vigoureux :

« Ces hommes, faits de la fibre et de l'esprit des héros, luttent là-bas. C'est là-bas que se trouve l'Espagne noble, l'Espagne généreuse, l'Espagne indompté, l'Espagne du triomphe et de la gloire. Est-il possible que la patrie de ces hommes courageux, ce pays qu'aucun autre n'égale en âme et bravoure, cette patrie aimée soit aujourd'hui un peuple submergé par le marasme et sur le point de tomber dans l'abjection ? »³⁵.

Si la récupération des valeurs perdues est plausible, il faut, aux yeux de Mallada, la secousse violente de la révolution. Bien que la notion de race ne soit pas explicitement énoncée, il est évident qu'elle commence à être dominante dans sa pensée. Nous la retrouverons de manière explicite dans ses derniers écrits régénérationnistes, les *Letras aragonaises dédiées à sa majesté le Roi Alphonse XIII* qu'il publie en 1905.

³² Juan Antonio Lacomba soutient qu'après le désastre, une sorte d'énergie est née. « une énergie est née, une énergie défensive propre à l'instinct de conservation dans les régions les plus riches. Conséquence de l'affaiblissement du prestige moral des dirigeants dans un régime unitaire avec sa bureaucratie concentrée... Ces nouvelles énergies proclament que, afin d'avoir une patrie, elles - entendent déchirer un centralisme despotique qu'elles trouvent aussi absorbant, corrompue et infâme que impuissant et manqué pour l'administration des intérêts publics et la tutelle des destins nationaux ». Lacomba, Juan Antonio. « Regionalismo, regeneracionismo y organización territorial », dans *Revista de Estudios regionales*, n° 51 (1998), p. 244 [239-254]

³³ Mallada, Lucas. *Cartas al Rey Alfonso XIII*, 1905, p.10

³⁴ Articles publiés entre juillet 1897 et juin 1898. Il sont recueillis dans l'édition de Francisco Flores Arroyuelo de *Los males de la patria de 1964*., viennent également de paraître dans la compilation de Francisco J. Ayala Carcedo y Steven L. Driever. *La futura revolución española y otros escritos regeneracionistas*, Madrid, Biblioteca Nueva, 1998

³⁵ « La futura revolución española », *Revista Contemporánea*, CVI (1897, pp. 632-637)

Lettres aragonaises dédiées à sa majesté le Roi Alphonse XIII constituent un opuscule inachevé pour des raisons qui restent méconnues. Peu divulguées et étudiées par rapport à son premier recueil *Les maux de la patrie*, les premières lettres en sont une sorte de prolongement malgré les années d'écriture qui les séparent. À cause de son organisation, Mallada se serait inspiré du genre épistolaire, en particulier, des *Cartas marruecas* de José de Cadalso ou bien des *Lettres persannes* de Montesquieu. Avec cet intitulé, « Lettres aragonaises », Mallada reprend le cliché régionaliste sur la franchise et la sincérité attribuées aux Aragonais, et donc, par ses origines personnelles, anime son discours. Dans ces lettres, il faudrait, donc lire « aragonaises » comme synonyme de sincères, véridiques, tranchantes puisque son objectif est de faire connaître la vérité au Roi, suite à son voyage à travers l'Espagne après son couronnement. D'après Mallada, Alphonse XIII n'avait pas découvert la vraie situation économique et sociale dans ce parcours initiatique⁵⁶. Dans *Lettres aragonaises*, nous allons redécouvrir Mallada, le statisticien et comparatiste qui réagit à nouveau, non seulement face à la question nationale mais également face à la société, pour soutenir le jeune Roi en allumant une lueur d'espoir qui combatte le découragement des Espagnols. Le Roi représente à ses yeux cette idole nécessaire aux peuples malades, un pouvoir tutélaire qui veille pour le processus de réorganisation politique et de régénération nationale⁵⁷. Parallèlement, au fil de ses réflexions, il se propose de déceler les causes du « dense brouillard noir du pessimisme espagnol », la cause de la peur et de la tristesse des Espagnols. Le désajustement entre la réalité et le rêve espagnol est la principale cause évoquée par Mallada :

« (...) le désenchantement de ces naïfs qui par milliers conservaient l'illusion traditionnelle que l'Espagne occupait une place dans l'Univers jusqu'à la perte des dernières colonies, et depuis l'instant de ce désastre, considèrent que l'Espagne est rejetée au fin fond de l'Univers »⁵⁸.

Même si au pessimisme se substitue la force et l'espoir régénérationnistes, la voix de Mallada reprend le même ton d'autorité scientifique et poursuit ses critiques acariâtres et sévères contre les Espagnols :

« Nous sommes de pauvres gens, un petit peu turbulents et agités, changeants, plus courtois et galants avec les femmes que nulle part ailleurs. Nous sommes imprévoyants en tout, fastueux jusqu'au gaspillage, expansifs, loquaces avec les inconnus, comme nos cousins de race latine. Bien disposés, nous sommes faciles à gouverner, comme de petits agneaux ; au moindre signe de violence ou de mépris, nous devenons indomptables et rebelles »⁵⁹.

⁵⁶ Mallada, Lucas. *Cartas aragonesas*. *Op. cit.*, p. 5

⁵⁷ D'après Eduardo Alastrue, les différentes décorations et la reconnaissance du jeune Roi envers Lucas Mallada pourrait expliquer l'inconditionnel soutien de Mallada. - Don Lucas Mallada y las Cartas aragonesas - *Ibid.*, p. 5

⁵⁸ *Ibid.*, p. 18

⁵⁹ *Ibid.*, p. 53

Mallada propose, donc, au jeune Roi une étude de psychologie sociale sur les défauts et qualités du caractère espagnol qui ont eu trait à la situation contemporaine, pour ainsi s'opposer aux lectures historiques de la décadence. Pour Mallada, « l'austracismo » ou la politique des rois espagnols de la famille d'Autriche ne sont nullement responsables de la dégénérescence espagnole, mais bien plutôt la stupidité, la qualité des Espagnols par excellence.

Il continue de dénoncer les vices du peuple espagnol, ce peuple triste, moribond et en perpétuelle décadence. Le manque d'intelligence est inséré dans la *Quatrième lettre* dans une perspective historique depuis les peuples fondateurs, la constitution de l'empire espagnol, la guerre de l'Indépendance, les guerres carlistes, jusqu'à la politique contemporaine pour démontrer le manque de logique et de cohérence séculaire dans les décisions prises par les hommes au pouvoir : ils ont toujours occulté le manque d'adresse et de rationalité sous de faux prétextes de manque de chance ou les disgrâces que le destin inflige à la nation. Aux métaphores organicistes se substituent dans ces textes des traits psychologiques. Mise à part l'impuissance virile, l'individu espagnol se profile seulement par deux traits, à savoir l'apathie et l'ignorance crasse. Tous deux sont à l'origine des autres défauts, mais notamment, de ce que Mallada appelle la fantaisie nationale, sorte de mélange de vanité, stupidité, et d'imprévoyance : « La patrie de Don Quixote est un pays de rêveurs, (...) »¹⁰, s'exclame Mallada lorsqu'il accuse les Espagnols de se laisser bercer par cette fantaisie, le plus grave défaut de leur âme. La fantaisie domine dans tous les aspects de la vie nationale, dans toutes les instances publiques et politiques, faisant miroiter aux citoyens la nature exceptionnelle de l'Espagne et son hégémonie internationale. La fantaisie :

« (...) nous rend les plus grands rêveurs et les plus grands désœuvrés de tous les Européens. C'est à la fantaisie que l'on doit tout ce luxe des fêtes, des pèlerinages et des foires ; un mélange de fétichisme et de barbarie où l'on négocie peu mais on s'amuse beaucoup. La fantaisie nous ferme les yeux et nous bouche les oreilles afin de ne pas voir ni entendre une seule vérité »¹¹.

Ces défauts entraînent ainsi le manque de culture et d'éducation dans toutes les classes sociales : l'image dominante est celle d'un peuple rustre et grossier, incapable d'atteindre un niveau complètement civilisé. L'état de quasi-barbarie est déplorable dans les masses populaires mais il est perçu dans tous les aspects de la vie quotidienne. Seuls la paix et le travail sont les remèdes que Mallada juge nécessaires, puisque même au sein de la race caucasienne ou latine, les Espagnols sont les plus dégénérés. C'est le manque d'énergie qui les situe dans les rangs inférieurs. Mallada rapproche ces caractéristiques des ses propres schémas géographiques et paléontologiques, à partir desquels il scinde les types espagnols en deux groupes biologiques : les septentrionaux et les méridionaux, reprenant les stéréotypes à propos de cette opposition : l'homme des montagnes est plus énergique, plus tenace, plus réservé et plus économe que l'homme des plaines. Celui-ci est reconnu pour son activité, sa velléité et son imagination malgré un développement physique moindre. Ce schéma nord-sud est valable à l'intérieur de chaque pays et dans le monde en général :

« Dans les pays froids et pluvieux, les habitants sont plus flegmatiques, plus patients, moins expansifs, plus industriels, et plus économes que dans les pays chauds et secs où ils deviennent plus indolents plus faibles de corps et d'esprit, et par conséquent, plus sobres »¹².

¹⁰ *Ibid.*, p. 57

¹¹ *Ibid.*, p. 58

A ces conditions naturelles définissant la psychologie des peuples, s'ajoutent en Espagne, les antécédents historiques ainsi que le désastre colonial, trop pesant pour un peuple - « de complexión liviana » - de faible constitution¹¹. La véracité de ces exégèses s'étaye des analyses comparatives sur l'état général de l'Espagne par rapport aux autres pays occidentaux. Le faible développement national situe l'Espagne à l'avant-dernière position en Europe. Finalement, il envisage des solutions et des réformes, mais ce chapitre est resté inachevé. A l'analyse de l'évolution des facteurs naturels, agricoles, industriels, sociaux étudiés au préalable dans *Los males...* Mallada ajoute des problèmes d'actualité tels que la question ouvrière, l'anarchisme, mais aussi la politique menée par le Parti conservateur jusqu'en 1905. Il devance avec lucidité une nouvelle orientation de l'Espagne vers les mouvements socialistes et, en conséquence, il ébauche un programme social qu'il adresse au Roi. Des *Lettres aragonaises* découle, enfin, un regard paternaliste et patriotique, bien que positif et encourageant. Voilà ce qui résulte sans doute de la force d'esprit d'un homme plein de vigueur et d'espoir qui s'est proposé d'extirper à jamais le pessimisme, la douleur et les maux enracinés dans la nation espagnole. Mallada fait appel au peuple, à la jeunesse, à participer dans la réforme morale des espagnols, et bien évidemment, à la guérison de ce corps infirme qu'est l'Espagne :

« A tout prix, partout et malgré tout, il faut, il est urgent de combattre le pessimisme sans répit jusqu'à son anéantissement. Il est nécessaire de relever les vertus civiques qui ne sont que trop déçues. Il faut imprimer l'activité et le mouvement à ce corps narcosé et engourdi. Que tout le monde apporte son aide ! Des jeunes et des vieux, des paysans et des citoyens, de grands et de petits. Moi, pauvre de moi, vieux comme je suis, j'ai encore des forces, j'ai encore du souffle aux poumons pour crier après la jeunesse qu'il faut qu'elle se lève, qu'elle bouge, qu'elle marche, qu'elle secoue sa paresse ... »¹².

L'image organiciste d'une Espagne malade se construit autour des concepts de décadence et dégénérescence dans la pensée régénérationniste de Lucas Mallada. Ces deux concepts faisant partie de la conscience historique et de l'imaginaire collectif espagnols s'actualisent et s'enrichissent des lectures scientifiques de la fin du XIX^e siècle : la géologie, la géographie, la psychologie et la sociologie légitiment les lectures physiographiques sur les conditions naturelles et structurelles qui sont à l'origine de la décadence de l'Etat et de l'individu espagnols, pour finalement en devenir la conséquence du déclin de ce peuple latin. Cause ou conséquence, la décadence et la dégénérescence, souvent teintées d'un pessimisme romantique, témoignent de l'état de crise avant le désastre de 1898.

En somme, d'après les études de Mallada, 1898 est devenue une date réductrice car s'il fut question d'un processus de dégénérescence, d'un malaise existant depuis de longues années, il fut aussi question, d'un état d'esprit ou d'une âme espagnole en crise, d'un peuple vaincu, d'un peuple infirme. Mais, enfin, surtout d'un peuple qui parviendra à évoluer vers le renouveau.

¹¹ *Ibid.*, p. 52

¹² *Ibid.*, p.1

¹³ Mallada, Lucas. *Cartas aragonesas. Op. cit.*, p.21 : « El desastre colonial y el pesimismo », en *Páginas escogidas. Op. cit.*, p. 73



Au terme de la guerre avec les Etats-Unis d'Amérique qui entraîna la perte de Cuba, de Porto-Rico et des Philippines, l'Espagne de 1898 semblait s'éveiller du long sommeil de l'illusion et de la décadence. Les yeux s'ouvraient. La réalité, morne ou sordide, décourageante et irréfutable, s'imposait. De sorte que, plus que jamais, à partir de

cette date, penseurs et écrivains, dans les essais et les romans, semblent influencés par le contexte politico-social du temps. Journalistes, historiens, hommes de science, militaires, tous ressentent profondément la crise, en souffrent et expriment leurs inquiétudes. L'Espagne, « l'homme espagnol », sont remis en question. Comment peut-on être Espagnol ? Se demande-t-on.

L'Espagne, doucement bercée dans le protectionnisme intellectuel de la Contre-Réforme depuis trois siècles, s'éveille au doute. Elle connaît tous les doutes en même temps.

A la suite de ces importantes défaites militaires, on parlera de crise de conscience, de crise d'identité, de crise de valeurs, de rupture enfin.

L'Empire espagnol s'étant une nouvelle fois fractionné, l'unité ibéro-américaine survivrait-elle à cette cassure ? Partant de ce phénomène historique, on étendra la réflexion, en amont et en aval de 1898, à d'autres désastres «militaro-impériaux», considérés comme révélateurs sociaux et événements (re)fondateurs : ceux subis, entre autres, par la France, l'Italie, l'URSS ou la Yougoslavie...

”